LA NATURE : PREMIERES PISTES

Enchantement de la nature ou désenchantement ?

0. Remarques sémantiques et étymologiques

Le mot « nature » vient du latin « *natura* », lié étymologiquement à « ***(g)nasci*** », « naître », qui donne « *natus* », né, « natio », ceux qui sont nés dans un même pays, ou encore « *innatus* », « inné », c'est-à-dire ce qui fait partie depuis son apparition de la nature d'une chose, de ce qu'est une chose dès son origine ou dès sa naissance. Plus précisément d'ailleurs, à travers *nasci* ou (*g)nasci* , c'est à tous les mots dérivés de la racine indo-européenne au degré normal « *gen* », ou au degré zéro « *gn* », comme « **gén**iteur », « indi**gèn**e » ou « **gén**ie » qu'est invisiblement apparenté notre mot « nature ». Semblablement, le mot grec « *physis* », que l'on traduit traditionnellement par « nature », et qui a donné notre « physique » comme « science de la nature », est associé à « ***phuein*** », pousser, ou encore à « ***phuteuein*** », planter (qui a donné en droit notre « bail emphytéotique », qui était au départ le droit de s'implanter, de planter et de récolter sur le terrain d'un autre…) : on retrouve là encore l'idée de naissance et surtout d'accroissement, l'idée de faire apparaître et de faire croître quelque chose à partir d'une origine ou d'un principe (*archè*) qui doit déployer sa puissance, manifester son énergie, en suivant nécessairement une certaine direction : ce qui pousse, c'est ce qu'on a planté, et ce qui se manifeste dans le fruit, c'est la promesse précise, tenue dans le temps selon des rythmes connus, du germe.

Disons-le immédiatement : le mot « nature » suggère un dynamisme vital, réveille des images de naissance et de fécondité, évoque ce qui surgit, se déploie avant peut-être de devoir disparaître, si telle est la « nature » des choses que rien ne puisse éclore éternellement, ou que toute apparition se paie nécessairement d'une forme de disparition. On se reportera d'ailleurs ici avec profit aux grands mythes de la végétation grecs ou latins (le mythe de Déméter et de Perséphone, ou celui de Cérès et Proserpine), et de manière générale à tous les mythes autour de la « Terre-Mère », source de toute fécondité, « douce mère » des Hommes, mais dont la fertilité est toujours aussi problématique ou angoissante (Cf. Mircéa Eliade, *Mythes, rêves et mystères,* «la Terre-Mère et les hiérogamies cosmiques »). Tout printemps suppose un hiver, un cycle d'apparition et de disparition pour reposer et féconder ainsi la puissance même de féconder. Le printemps est lié à l'hiver, et la floraison annonce *phusei* (selon la nature même des choses) une défoliation (On se reportera pour cette thématique des cycles de la nature, comprise de manière allégorique comme quatre moments de l'histoire biblique et aussi bien de l'histoire individuelle, à l'interprétation religieuse des *Quatre Saisons* de Nicolas Poussin, DVD Palettes, Arte Video, 2003). La nature, comme dans le *Printemps* (1482) de Botticelli, suit le rythme des trois Grâces : Thalie, celle qui donne, Aglaé, celle qui reçoit, Euphrosyne, celle qui rend avec reconnaissance, selon cette bonne circulation à laquelle préside Hermès, dieu des échanges, présent lui aussi dans le tableau des Offices, à Florence. La nature est féconde ; elle donne ; elle ne cesse de donner ; et elle a droit à notre gratitude, mais le cycle même de la reconnaissance implique un mouvement, des rythmes, des arrêts, et la secrète présence de la mort : la jeune fille blonde au premier plan, qui symbolise Flore, est peut-être la belle Simonetta Vespucci, récemment décédée

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 17 pages.

en 1476 (Cf. Aby Warburg, *Essais florentins*). La naissance, l'apparition et la genèse du monde, suppose une forme de dé-création, ou de métamorphose de ce qui était hier en ce qui est de-venu et ad-venu aujourd'hui : « **Mais rendre la lumière suppose d'ombre une morne moitié** » (P. Valéry).

1. La nature comme « *physis* »

En grec, *physis* a bien des traits communs avec « *aletheia* », « la vérité », si l'on comprend celle-ci comme Heidegger la comprenait dans *Concepts Fondamentaux* (« Le dire initial de l'être d'Anaximandre »), c'est-à-dire comme un processus d'apparition, une dynamique de manifestation, de dés-occultation qui fait surgir ce qu'est une chose, qui fait « éclater » devant nos yeux ce qu'elle est vraiment, qui accomplit son développement, ce qui suppose toujours aussi un retrait, un recul, le voilement du fond à partir duquel elle surgit **: « De là où les choses s'engendrent**, affirmait ainsi Anaximandre dans un de ses fragments conservés (VIème siècle avant J.-C.), **de là aussi elles doivent périr selon la nécessité »**. Pour voir apparaître les trois arêtes visibles d'un cube, il faut que ses trois autres arêtes échappent par principe à notre vision actuelle : nous ne voyons les choses (selon une « **ouverture sans retrait** ») qu'en les désenchevêtrant d'une obscurité à partir de laquelle elles surgissent (depuis un « **retrait qui dé-clôt** »). La « nature » d'une chose, c'est la révélation et l'accomplissement de ce qu'elle est, de ce qu'elle était depuis toujours dans son principe (*archè*) maintenant déployé, qui « éclate » désormais devant nos yeux rendus provisoirement aveugles à tout le reste. Il faudra s'en souvenir lorsqu'il s'agira d'aborder les thèmes esthétiques de la **« nature morte »** en peinture ou de la **« belle nature »** dans le classicisme : l'artiste est là pour révéler ce que sont vraiment les choses, leur « nature vraie ». L'artiste voit ce qui manque au réel pour qu'il devienne tableau, il accomplit la nature vraie d'une chose là où la nature, ensemble de forces physiques et biologiques, a visiblement échoué. L'artiste rivalise avec le réel, il « l'imite », mais selon une *mimesis* qui n'est pas simplement « fiction », mais qui « parfait » ce que la « nature » a été impuissante à « parfaire ». Comme l'écrit Merleau-Ponty : **« La vision du peintre n'est plus regard sur un dehors, relation « physique-optique » seulement avec le monde. Le monde n'est plus devant lui par représentation : c'est plutôt le peintre qui naît dans les choses comme par concentration et venue en soi du visible <…> »** (*L'œil et l'esprit).* Le peintre *fait apparaître* le monde, comme la *physis* est cette force qui *fait apparaître* ce que sont les choses : il est une nouvelle nature, une nouvelle force d'apparition, ou la force d'apparition mise à nue et dévoilée par l'acte même de peindre.

1.1. La *physis* comme dynamisme de manifestation

Physis, en effet, ne veut pas d'abord dire en grec notre « science de la nature », notre mécanique, notre dynamique, notre science moderne du mouvement ou de l'énergie, mais cette poussée même des choses, la « **nature naturante** » (Spinoza) qui conduit chacune à s'accomplir, à se déployer, la vitalité profonde avec laquelle elles cherchent à être et à dévoiler ce qu'elles sont, dans ce qui est étalée devant nous, dans « **la nature naturée** ». La *physis*, c'est la « force » qui permet aux choses d'apparaître, le mouvement d'apparition et de phénoménalisation qui porte chaque chose à sa visibilité, qui nous la donne comme « chose » avant de la constituer, par sélection et exclusion de certains caractères, comme « objet » d'une éventuelle expérience scientifique. Et certes

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 17 pages.

on peut voir en Anaximandre le premier « physicien » au sens moderne, en ce sens qu'il a peut-être conquis, comme l'affirme Karl Popper dans *Conjectures et Réfutations,* le type de rationalité propre à la science occidentale -rationalité critique, expérimentale, vérificationnelle- qui caractérise la « théorie physique » (Duhem) des Grecs à Einstein ; mais c'est aussi oublier pour Heidegger qu'Anaximandre est d'abord un « physicien » au sens grec, c'est-à-dire celui qui cherche la mesure (*metron*) de cette éclosion des choses, et qui accueille dans son *logos* leurs présences accomplies, leurs « apparitions disparaissantes ».

Contre la « nature » désenchantée, écrite en langue mathématique, que nous a appris à voir et à penser la science moderne, depuis Galilée (*L'Essayeur* est de 1622) et Descartes (*Le traité du monde et de la lumière* est écrit vers 1633) ; en deçà de la nature « ré-enchantée » du « savoir romantique » du XIXème siècle (Cf. Georges Gusdorf, Le romantisme, tome 2, « L'homme et la nature », Payot), il ne faudra pas oublier cette première approche de la nature que propose la philosophie et le monde grecs. Certes, les livres de la « physique » d'Aristote sont bien la naissance de ce que nous appelons « la science physique », mais ils sont d'abord l'étude du « **mouvement** », non pas compris de manière cinétique comme déplacement local, ou translation, mais en un sens bien plus vaste, qui englobe l'altération, la croissance et la genèse, le passage de la puissance à l'acte, l'*energeia* –la puissance qui va se réalisant- que met exemplairement une chose à se manifester dans le monde dans lequel nous sommes, monde ouvert à une expérience sensible possible (ce qui pose spécifiquement le problème, dans l'architecture des sciences aristotéliciennes, de la place de « l'astronomie », ou de ce que nous appelons « l'astrophysique », qui étudie par raisons hypothétiques des réalités astrales éloignées de toute connaissance empirique ou « physique » du mouvement observable ici-bas, dans notre monde sublunaire). La physique étudie la nature ; mais **« la nature**, comme le dit Aristote dans un texte illustre du livre II de la *Physique***, est un principe et une cause de mouvement et de repos pour la chose en laquelle elle réside immédiatement, par essence et non par accident »** (traduction H. Carteron, Belles Lettes). La nature, c'est donc cette dynamique de production et de manifestation qui conduit les êtres à ce qu'ils sont vraiment, à leur vérité. Et quoique d'un point de vue scientifique, les principes de la physique aristotélicienne soient clairement périmés, nous verrons que « l'intuition » philosophique qui s'y déploie reste cependant essentielle.

1.2. La *phusis* comme orientation téléologique et « énergie » limitée

Encore faut-il ici souligner deux choses chez Aristote : premièrement, le mouvement « naturel », spontané, n'est pas un mouvement « violent », forcé. Il est naturel que les choses lourdes tombent vers le sol, puisqu'il faut opposer une force (*vis*) pour les soulever ou empêcher leur chute. Ce qui est naturel, c'est l'orientation ou la tendance spontanée des choses, le mouvement qu'elles ne peuvent pas ne pas adopter lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes. Et dans cette perspective, la fin de ce mouvement, son *telos*, achève (arrête le processus), accomplit (conduit à sa perfection) et limite (encadre dans de certaines « bornes ») le déploiement ou le « devenir » des réalités « naturelles ». Mais, secondement, il est naturel que tout ce qui est mis en mouvement, tout ce qui passe de la puissance à l'acte comme la croissance d'un germe, soit mis en mouvement ou actualisé, par autre chose que lui-même. Comme le disaient

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 17 pages.

les scolastiques, ***omne quod movetur movetur ab alio*** (« tout ce qui est mu est mû par autre chose »). A la différence du mouvement « volontaire », par exemple, qui est hypothétiquement à lui-même son propre moteur, le mouvement « naturel » dépend d'une extériorité motrice, suppose une dépendance et, pour ainsi dire, une puissance passive. La nature est ce qui se met en mouvement, parce que les êtres de la nature reçoivent du mouvement. L'auto-motion, être à soi-même source ou principe producteur de son mouvement, ne s'identifie pas simplement à être son origine (*archè*), sa règle (*nomos*) et sa fin (*telos*). Si le mouvement même de la nature suppose pour Aristote une tendance finalisée (*téléologie*), une orientation qui suit des régularités nomologiques, il suppose aussi une forme de passivité, car si la nature est cause (matérielle, formelle, finale) du mouvement, une réalité naturelle n'est pas toujours pour elle-même la propre cause motrice qui la met en mouvement, selon cette auto-donation de soi à soi qui caractérise non pas simplement la « nature » en général, mais la « nature vivante » ou la « vie » en particulier sous sa forme la plus excellente, comme principe actif et autonome du mouvement (Cf. André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Tel Gallimard). C'est bien cette ambiguïté de la « nature » comme « puissance », mixte de dépendance et de spontanéité, qu'évoquent aussi les expressions spinozistes de « **nature naturante** », la nature considérée en tant que principe productif actif, et de « **nature naturée** », la nature prise dans sa passivité, sa finitude et son inertie.

1.3. La *physis* comme « cosmos » et « système »

La nature ne relève pas ainsi simplement d'une dynamique de manifestation, elle n'est pas simplement une force aveugle de production et de révélation ; elle suppose aussi une orientation réglée (téléologie) mais une orientation qui n'est pas autonome, qui dépend dans son exercice même d'autres forces naturelles : ce principe de mouvement n'est ni souverain ni absolu. Et c'est le dernier caractère de la nature : ces forces qui interagissent les unes sur les autres, qui sont en dépendance les unes des autres, sont corrélées les unes aux autres, font « monde », font « cosmos » ou font « **système** ». Dynamique de manifestation (1), orientation téléologique (2), mouvement qui suppose dépendance, passivité et limitation (3) et enfin systématisation (4) : la nature nous donne les choses en mouvement, mais ces mouvements sont réglés, corrélés surtout et intégrés à d'autres mouvements, à un ensemble. Le « cosmos » grec est ainsi un tout harmonieux et beau (*cosmos* a donné « cosmétique », comme notre mot français « monde » vient de *mundus*, le sillon, qui signifie ce qui a été « émondé », nettement creusé et bien nettoyé de ses « immondices », afin de caractériser et de valoriser un espace). Dans cet ensemble harmonieux et beau, tout se tient ; et nous mêmes n'échappons pas à ce « système du monde » (Duhem), puisque nous y avons notre « place » et que nous pouvons en conséquence suivre ou bien fuir la Nature, ses « orientations » spontanées comme ses leçons de modestie (de « mesure »). N'y aurait-il pas un ordre « naturel » du monde, qu'il faudrait savoir reconnaître et suivre ? La nature était ainsi pour les Anciens une règle non pas simplement physique, mais morale. Suivre la nature, c'est vivre comme il faut vivre (Cf. Rémi Brague*, La sagesse du monde, Histoire de l'expérience humaine de l'Univers*, Le livre de poche). Vers 1580, Montaigne, un demi-siècle avant l'apparition de la nouvelle science Galileo-cartésienne de l'univers (vers 1620), qui constitue une nouvelle conception de la nature tant « physique » que « vivante » largement « dé-finalisée », c'est-à-dire réduite aux pures lois mécaniques du

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 17 pages.

mouvement et à un système de corrélations sans intentions sous-jacentes, ne cesse de l'affirmer :

« Quand je dance, je dance; quand je dors, je dors ; voire, et quand je me promeine solitairement en un beau vergier, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps, quelque autre partie, je les rameine à la promenade, au vergier, à la douceur de cette solitude, et à moy. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjoinctes pour nostre besoing, nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses regles. (…). Pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune, elle se montre egallement en tous estages, et derriere, comme sans rideau (…) J'ay un dictionaire tout à part moy : je passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retaste, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais, et se rassoir au bon (…) Pour moy donc, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il à pleu a Dieu nous l'octroier (…) Nature est un doux guide, mais non pas plus doux, que prudent et juste." (*Essais*, III, 13)

Et « L'intuition » philosophique qui se déploie dans ce texte particulièrement célèbre reste malgré tout décisive, même si, une fois encore, est manifestement caduc le contexte culturel ou « scientifique » qui sous-tend en l'espèce le propos de Montaigne (Cf. *La finalité dans la nature, de Descartes à Kant*, C. Duflo, PUF).

2. Les sens équivoques du mot « nature »

La nature, c'est donc ce qui résulte de la mise en relation des choses, ce que sont les choses en elles-mêmes et ce que produit spécifiquement leur réunion. Dynamique de manifestation, orientation problématiquement téléologique, mixte de passivité et d'activité, systématisation réelle ou désirée des phénomènes : si l'idée de « nature » a évidemment une histoire, comme l'a montré exemplairement Robert Lenoble (*Histoire de l'Idée de nature*, Albin Michel, 1969), ces quatre thèmes du **système**, de la **puissance**, de la **révélation** et enfin de sa **signification** pour l'homme déterminent *naturellement* toute réflexion philosophique autour de la nature. « *Naturellement* » : cet adverbe si commun est intéressant en ce que précisément il signifie à la fois que cela saute aux yeux, que l'idée engage la pensée dans de certaines directions, que celle-ci garde en puissance bien des implicites et fait immédiatement sens…

Certes, les sciences de la nature (la physique, mais aussi la chimie des éléments « naturels » et la biologie pour la nature « vivante ») modifient la précompréhension ou la compréhension savante que nous prenons de leur objet, ou de l'horizon de leurs recherches : notre « concept de nature » ou la « nature » comme objet de sciences… Pour prolonger une distinction leibnizienne (Lettre à Arnauld, 30 avril 1687), toute nouvelle approche scientifique de la nature transforme ainsi notre définition de ce qui est « ***contre*** »-nature (comme le « monstre » ou le « miracle », qui déçoit ou bouleverse nos attentes en ce qu'il est improbable ou impossible dans l'ordre naturel) et de ce qui est « ***au-delà*** » de la nature (comme le « mystère » religieux ou les recherches « métaphysiques », qui ignorent par principe les conditions de l'expérience sensible et transcende l'ordre naturel lui-même). Tout changement dans la « physique » semble devoir modifier, bien que de manière complexe, ce que nous appelons « métaphysique »,

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 17 pages.

interrogation spéculative qui porte « au-delà » ou « à côté » (*meta*) du champ d'investigation traditionnelle de la physique (Cf . J. Vuillemin, *Physique et Métaphysique kantiennes*, PUF) ; tout changement dans ce que nous concevons comme « naturel » modifie sans doute ce que nous identifions comme « surnaturel », quoiqu'on puisse affirmer aussi bien la réciproque : toute révision de notre notion de « surnaturel » libère un nouveau concept de « nature » (Cf H. de Lubac, *Le mystère du surnaturel*, Aubier). De manière générale, toute révolution dans la manière de concevoir la nature physique, par exemple l'abandon d'un certain concept naïf de « finalité », n'induit-il pas de nouvelles manières de concevoir la « nature » éthique de l'homme, en concevant autrement la téléologie morale, et ce qu'il faut entendre même par la « belle nature » que recherche l'artiste, ou ce que tous jugent *naturellement* beau, parce que cela s'ajuste à notre sensibilité et exemplifie parfaitement une certaine attente « esthétique » du plaisir ? (Cf. G. Lebrun, *Kant et la fin de la métaphysique*, Livre de poche). On ne peut pas dissocier entièrement la « nature » objectivée qu'étudient le physicien et le biologiste, la « nature humaine » au principe de notre subjectivité qu'interrogent le philosophe ou le moraliste, et la recherche esthétique d'une beauté naturellement belle ou au contraire « contre-nature. » Si l'idée de « nature » change pour la science, c'est la signification du mot « ailleurs », c'est-à-dire dans d'autres sphères de l'expérience humaine, qui risque de s'obscurcir ou d'apparaître sous un jour singulièrement nouveau. Les emplois divers du mot « nature » sont équivoques, mais ils font aussi système.

2.1. La « nature », une notion « faire-valoir »

La notion de « nature », qui constitue positivement un problème pour la science et la philosophie morale, est sans nul doute l'une des plus équivoques du vocabulaire philosophique pour une raison simple : le mot « nature » fonctionne presque toujours comme l'un des termes d'une opposition conceptuelle, binaire, qu'il faut prendre elle-même comme un 'tout' monadique ayant sa signification singulière et toujours contextualisée :

nature et artifice,
nature et culture,
nature et liberté,
nature et surnaturel,
nature et grâce,
nature et histoire,
nature inerte et nature vivante,
nature et contre-nature,
(état de) nature et société,
(espace) naturel et (espace) urbanisé,
naturel et sublime en art, etc.

On ne définit la nature que par opposition, et très souvent la « nature » n'est invoquée que pour faire valoir autre chose qu'elle-même, comme si elle était le « degré zéro » d'une réalité (degré zéro de l'artifice, de l'histoire), son complémentaire (la nature collabore avec la grâce, qui « parfait » la nature loin de s'y opposer), son contradictoire (l'état de nature permet de comprendre *a contrario* ce qu'est l'état social, ou la culture en faisant voir ce qu'ils ne sont pas), et parfois les trois : la nature est par exemple le degré

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 17 pages.